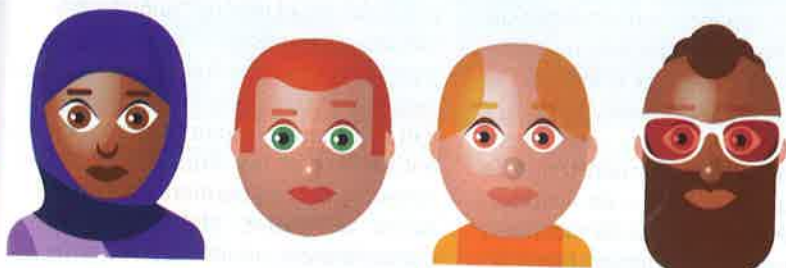




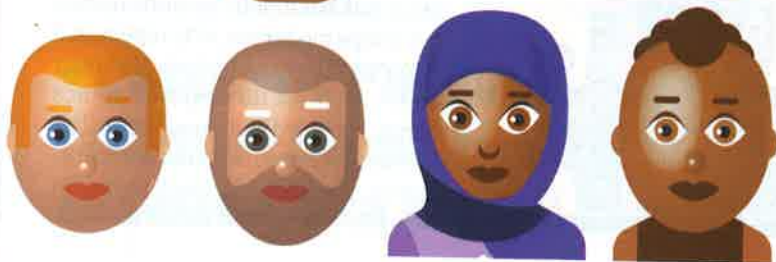
# LES RISQUES DU POLITIQUEMENT CORRECT

« Racisé », « intersectionnel », « inclusif »... Ces dernières années, de nouveaux concepts ont fleuri qui donnent à voir la société comme un catalogue de minorités en quête d'émancipation. Efficace ou contre-productif ?

*par Anne Rosencher*



IENT



TINO CHEZ AGENT 002

**E**t vous, qu'êtes-vous? Plutôt « cisgenre racisé »? « Féministe intersectionnelle »? Habitant d'« une ville inclusive et attractive, qui repose sur la notion d'interculturalité » (ainsi qu'Anne Hidalgo, maire de Paris, résumait son projet dans un tweet du 9 mai)? A moins que, à l'instar de la députée de la France insoumise Danièle Obono, vous ne vous définissiez plutôt comme « éco-socialiste, afro-féministe, internationaliste, bolcho-luxemburgeo-trotskiste, altermondialiste, panafricaniste » (1). Tout ce petit monde pour une seule citoyenne! Mais c'est ainsi. La période est aux traits d'union qui démarquent, et à la superposition lexicale.

« Racisé » (c'est-à-dire non blanc), « inclusif » (qui garantit que personne ne soit exclu par la norme dominante), « intersectionnel » (au croisement de plusieurs luttes), « cisgenre » (dont le genre ressenti correspond à celui de sa naissance)... Un nouveau vocabulaire a fleuri, que l'on aurait tort de tenir pour anecdotique ou farfelu. Derrière ces néologismes, des concepts, très en vogue chez les universitaires, dans la presse féminine, la sphère militante, ou chez les Insoumis, consacrent une nouvelle façon de voir la société comme un catalogue de minorités. Une sorte de saucissonnage identitaire, qui met à la question l'idéal républicain, lequel consiste au contraire à considérer le citoyen comme « l'homme sans étiquette », selon la formule de Régis Debray.

**M**ais la mode, donc, est aux étiquettes apparentes. Aux revendications singulières. Et au débitage des luttes. Face à une norme a priori excluante, chacun, dans sa singularité, doit désormais porter haut son combat émancipateur. Ainsi de la notion d'« écriture inclusive ». Son principe : les femmes sont de fait exclues de la langue française, puisque cette dernière consacre l'empire du masculin, qui – on connaît la règle – « l'emporte sur le féminin ». Pour y mettre fin, certains redresseurs de torts grammaticaux tentent donc de créer un →

→ corpus de nouvelles conventions (voir aussi page 34) où les terminaisons féminines sont insérées à la fin de chaque substantif ou adjectif n'ayant pas le bon goût d'être « épiciènes » – c'est-à-dire qui peuvent être employés au masculin et au féminin sans variation de forme. Et tant pis si ces nouveaux.elles combattant.e.s enflammé.e.s de la parité lexicale transforment pour ce faire notre langue en un morse épiléptique : toute mise en cause de la rééducation par le suffixe sera renvoyée aux raidissements d'un « patriarcat terrifié par les féministes armées d'un stylo », comme l'a récemment tweeté Laurence Rossignol, ex-ministre des Droits des femmes. Notons au passage que, dans sa formulation, la sénatrice socialiste arroe aux seules femmes le monopole du combat pour l'égalité des sexes... Ce qui n'est guère étonnant, car, dans cette nouvelle conception des luttes, la bataille ne peut être livrée que par les concernés. C'est pourquoi, des ateliers de Nuit debout aux « camps d'été décoloniaux », en passant, comme l'a montré une récente enquête du *Monde*, par les réunions du syndicat étudiant Unef, des espaces de réflexion non mixtes – c'est-à-dire interdits aux hommes, interdits aux Blancs, etc. – se sont épanouis comme cent fleurs au temps de la Révolution culturelle.

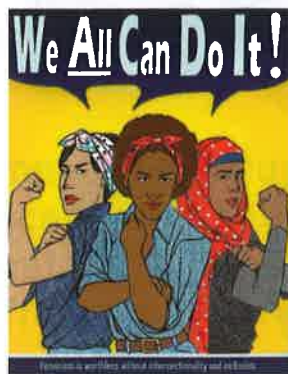
« J'ai vu les choses mal tourner ces cinq dernières années, explique l'écrivain et journaliste française Abnousse Shalmani. Avant, on ne me demandait jamais ce que je pensais de telle ou telle chose en tant que "femme racisée". Aujourd'hui, la participation au débat de la cité est livrée avec test ADN. Votre genre, votre sexualité, votre religion et votre couleur de peau définissent si vous êtes ou non une minorité souffrante ayant voix au chapitre. » Cette jeune essayiste d'origine iranienne fulmine : « On ne s'apercevra que dans dix ans de la gravité de ce qui est en train d'advenir dans ce pays ! » Ses convictions universalistes – naguère assez classiques – l'ont aujourd'hui rendue minoritaire dans les colloques

## “Aujourd’hui, la participation au débat de la cité est livrée avec test ADN” Abnousse Shalmani

féministes auxquels elle participe. « Comme je ne pense pas que tout se vaut, et que je continue de prôner un féminisme “à la Elisabeth Badinter”, on m'explique généralement qu'en bonne immigrée iranienne j'ai développé un rapport pathologique au féminisme, et que le “trauma Khomeini” de mon enfance m'aveugle. Et donc, en gros, je suis priée d'aller chez le psy. » Au moins, ses origines perses l'empêchent-elles de se faire traiter de « beurette de service », de « caution couscous », de « nègre de maison », de « Bounty » (noire dehors, blanc dedans) et autres bienveillants sobriquets dont se voient affublés tous ceux qui osent revendiquer le droit de penser hors des assignations à résidence, comme les écrivains Leïla Slimani et Kamel Daoud, les journalistes Sonia Mabrouk et Audrey Pulvar, ou des élus comme Lunise Marquis, Safia Otokoré ou Amine el-Khatmi.

Minorités de tous les pays, unissez-vous ! Dans la galerie foir'fouille des identités blessées, les luttes coagulent

**Importé** « Nous pouvons toutes le faire ! » clame cette affiche américaine récente, qui précise en petit : « Le féminisme ne vaut que s'il est intersectionnel et inclusif. »



parfois en des solidarités étranges sur l'autel commun de la souffrance minoritaire... « Certaines associations LGBT se sont mises à soutenir des mouvements autoproclamés “féministes islamiques”, dont les parrains ne cachent en rien leur rejet total de l'homosexualité, tonitruue Abnousse Shalmani. On marche sur la tête ! » Toute cette mouvance est aveuglée par le fait de combattre des ennemis communs, dont les antiracistes et les féministes « old school », car ces derniers continueraient de parler, plus ou moins consciemment, au nom d'une norme raciste, sexiste et homophobe. « Etes-vous bien sûr(e) de ne pas être raciste ? », demandait le 13 juillet dernier le titre d'un podcast de Slate, faisant de tout auditeur blanc un potentiel Monsieur Jourdain de l'oppression.

Pour le féminisme, mêmes suspicions et mêmes exigences de radicalité. Simone Veil elle-même ne passerait pas, aujourd'hui, le test de ces nouvelles Torquemada.sses – je m'adapte ! Songez un peu, l'ancien ministre n'en pinçait même pas pour la féminisation des mots : dans son discours d'entrée à l'Académie française, elle s'était félicitée dès ses premières phrases sous la Coupole que l'on y dit encore « madame le secrétaire perpétuel », résistant ainsi au « travers qui consiste à faire semblant de croire que la féminisation des mots est un accélérateur de parité ». A lire *Grazia*, on a bien la confirmation, au reste, que la mère de la loi sur l'IVG est assez has been pour les suffragettes des temps modernes. « On repensait à ce qu'avait incarné Simone Veil pour nous : le droit de disposer de nos corps. Aujourd'hui, nos nouvelles icônes seraient sans doute des transgenres, transsexuels, des hommes et femmes queer, des personnes qui



**Sorcières** Féministes radicales auto-proclamées, elles luttent pour les « dépossédé.e.s économiques ».

finalement nous rassurent sur l'abolition des frontières », pouvait-on lire dans une chronique du 17 juillet dernier. So long, Simone!

Deux mouvements tectoniques peuvent expliquer la montée en puissance progressive du politiquement correct dans notre pays. D'abord, il y eut le tour de passe-passe du Parti socialiste au cours des années 1980, qui, abdiquant, par impuissance, sa promesse politique faite aux classes populaires, a concentré son discours (et pas vraiment sa politique) sur les minorités ethniques. Cet escamotage de la doctrine ouvriériste par un nouvel antiracisme communautariste fut analysé – quasi prophétiquement – en 1993 par le sociologue Paul Yonnet, dont le livre *Voyage au centre du malaise français* fit scandale à sa sortie. « A cette logique inédite en France s'est ajouté l'essor de l'individualisme, qui veut que chacun soit pris en compte dans sa souffrance, ajoute l'intellectuel Jean-Pierre Le Goff. On a laissé tomber l'analyse

socio-économique pour tout concevoir en termes de relations interindividuelles, avec un souffrant et un bourreau. Chacun, désormais, va trouver le salaud à sa porte. »

Après tout, si la méthode fonctionne, pourquoi pas? Loin de nous l'idée de nier ici qu'il y a bien des combats à mener, encore, sur le terrain de l'égalité entre les hommes et les femmes, entre les Français de différentes sexualités, ou de différentes origines. Sur ce dernier point, le « testing » mené en septembre dernier par le défenseur des droits à Villeurbanne (Rhône) sur la discrimination bancaire dont sont victimes les citoyens noirs et d'origine maghrébine en est encore un exemple édifiant. Toute idée efficace serait donc à considérer sans préjugés « franchouillards universalistes »... Mais voilà. L'exemple des Etats-Unis, nation phare de ce politiquement correct communautariste, permet de mesurer l'échec du saucissonnage des luttes. Comme l'ont montré récemment plusieurs

enquêtes de presse, soixante ans après les tensions raciales de Little Rock, la ségrégation est toujours d'une actualité hallucinante dans la patrie des Black Panthers. Pire : le Parti démocrate, qui s'est électoralement abîmé dans les excès d'un politiquement correct diviseur – plutôt que fédérateur –, a progressivement abandonné une grande partie des pouvoirs locaux aux mains des Républicains, lesquels ne mènent pas précisément la plus progressive en matière d'égalité (voir page 42). Le risque, quand on renvoie tout le

monde à son étiquette, est de rappeler aussi la « majorité dominante » à la sienne, et de l'exempter ainsi du devoir citoyen de prendre en compte l'intérêt de tous et chacun.

La vérité est que, même pavée de bonnes intentions, cette nouvelle ferveur est plus un piège identitaire qu'une panacée émancipatrice. Et l'on pourrait ajouter qu'en France plus qu'ailleurs elle met à mal la cohésion nationale. Car les Etats-Unis peuvent toujours compter sur le religio-patriotique – c'est-à-dire le tandem drapeau étoilé et *In God we trust* (2) – pour leur fournir le ciment commun, pour parler comme Régis Debray. La France, non. Ici, le seul mortier est précisément l'idéal républicain. « Depuis la Révolution, la France est un pays à vocation universelle. C'est un modèle où vous dépassez les identités et les communautés. Et il ne fonctionne vraiment pas plus mal que les autres! » dit Jean-Pierre Le Goff. Alors, il faudrait peut-être arrêter de vouloir ressembler aux Scandinaves, aux Allemands, aux Américains ou que sais-je. Notre modèle, il est peut-être énervant pour les autres, mais c'est le nôtre. »  
Universaliste : adjectif épïcène. ■

(1) Les Inrockuptibles du 1<sup>er</sup> juillet 2017.

(2) « Nous croyons en Dieu » est la devise des Etats-Unis.

## “L'essor de l'individualisme fait que chacun trouve le salaud à sa porte” Jean-Pierre Le Goff